

LYON, PLACE DES TERREAUX

L'occupation allemande s'étend désormais à toute la France. Nous sommes en 1942.

Au milieu de la place des Terreaux à Lyon, la monumentale fontaine Bartholdi avec ses chevaux dressés prêts à ruer. Quand il passait sur cette place, l'enfant s'efforçait de ne pas les quitter des yeux. Peut-être allaient-ils parler. Il ne comprenait pas que malgré leur force impressionnante ils ne bougeaient pas.

Aujourd'hui la fontaine a été déplacée sur le côté au profit des colonnes de Buren qui crachotent de l'eau par intervalles irréguliers. Est-elle devenue un témoin gênant ? La mairie à une extrémité, le musée et le jardin Saint Pierre sur un des côtés ne semblent pas s'en préoccuper.

L'enfant s'appelait David, il avait environ cinq ans. Il aimait cette grande place cernée de divers magasins colorés et de hautes maisons. Toutes ces lignes qui se croisent et dansent, toutes ces couleurs ! Il lui arrivait de marcher presque à reculons pour ne pas perdre de vue les chevaux de la fontaine. Juste à côté de la Mairie, la rue des Capucins amorçait sa pente raide pour gagner le plateau de la Croix Rousse. Son père habitait là, il était *caché* lui avait-on dit au 21 de cette rue au 7^{ième} étage.

Sa mère et lui habitaient une petite maison dans un village proche. Mais un jour, sans autre explication, sa mère lui avait dit : « on ne peut plus rester ici. Nous allons rejoindre ton père. » Surpris, David l'a regardé avec insistance, espérant une explication qui n'est pas venue. « Alors je ne jouerai plus avec Bastien et Jean, a-t-il pensé. En tout cas, je ne veux pas être séparé de mes feuilles de papier et de mes crayons de couleur. »

Rue des Capucins, avec son père et les deux dames chez qui tout le monde logeait, sa vie avait changé. Il dessinait, s'ennuyait, ne sortait pas. Quelques fois sa mère quittait seule l'appartement de la rue des Capucins sans dire où elle allait.

« Reste ici, disait-elle quand il esquissait un petit mouvement pour l'accompagner, il y a trop de risques. » Un jour d'exception, ils étaient sortis tous les deux pour voir une tante, la tante Agathe, place de la Martinière toute proche. Sortie rare. Il aimait bien cette tante toujours souriante qui lui donnait des petits biscuits très sucrés qu'elle faisait elle-même avec ce qu'elle avait. Les deux femmes échangeaient beaucoup de paroles entrecoupées de silences pendant lesquels elles se tenaient les mains. Il les entendait certes mais ne les écoutait pas. Ce bruit de mots n'était pas désagréable. Pourtant, manger les biscuits avec application lui suffisait. Parfois, quand les biscuits étaient terminés, il demandait une feuille de papier et un crayon.

Puis ils sont rentrés directement sans s'attarder en chemin. L'enfant n'était pas à l'aise pendant le trajet, sa culotte courte en tissu épais lui faisait mal aux cuisses. De plus sa mère avait récemment pris l'habitude de le tenir fermement par la main l'obligeant à tendre le bras vers le haut, ce qui lui faisait mal à l'épaule. Sa main était enfermée dans la sienne. Son corps entier était enfermé dans cette main serrée. Toute son énergie se concentrait sur la tentative de faire baisser cette main et de la desserrer. Il ne pensait qu'à ça, espérant arriver vite au 7^{ième} étage. Là-haut, libéré de cette main qui le retenait prisonnier, il retrouvait son univers habituel où ses gestes n'étaient pas retenus.

Or, ce jour-là précisément, la place des Terreaux, sa mère, soudain, s'était mise à marcher plus vite sans qu'il sache pourquoi, sans pouvoir l'en empêcher, obligeant David à courir ou presque. Qu'a-t-elle vu pour être ainsi ? Il lui disait et répétait « Maman » mais elle ne répondait pas. Elle ne parlait pas, ses lèvres étaient serrées, son visage était fermé et ses yeux baissés semblaient raser le sol. Il ne comprenait pas pourquoi elle était comme ça ce jour-là. La voir ainsi le mettait très mal à l'aise. Les rares passants dont il avait du mal à voir le visage, silhouettes indistinctes et anonymes, marchaient normalement et ne lui étaient d'aucune aide. La fontaine au milieu continuait de cracher bruyamment son eau. Les chevaux devaient être en colère.

Juste avant d'arriver rue des Capucins, deux hommes longilignes, se sont arrêtés devant eux. Cette fois, immobile, il a pu voir leurs visages qui étaient sans

expression. Ils ont simplement dit « Police » et ont demandé à sa mère sa carte d'identité. Tous deux, chapeau mou sur la tête, étaient habillés d'un long imperméable beige. *Police*, il avait déjà entendu ce mot. Enfin la main qui enserrait la sienne a lâché sa prise. Sa mère a fouillé dans son sac, a réussi non sans mal à trouver le papier demandé et l'a tendu à l'un d'entre eux. Le nom Juif qui y figurait a fait froncer les sourcils de l'homme. Il a pris son temps pour le lire, le retourner et pour regarder la femme toujours sans manifester une autre expression qu'une sorte de curiosité. Il ne la lâchait pas des yeux. L'autre homme ne disait rien, ne bougeait pas, paraissait s'intéresser à autre chose. L'homme qui tenait la carte d'identité a très lentement baissé la tête pour tenter de dévisager l'enfant. Il s'est attardé sur lui un long moment, sur ses longs cheveux bouclés et sur son visage rond et doux. Garçon ou fille ? L'enfant restait immobile, fasciné par les chaussures en cuir noir du policier qui a fini par rendre la carte en disant : « C'est bon, allez. »

La mère a rapidement bourré sa carte dans son sac, elle a repris la main de l'enfant en la serrant encore plus fort mais cette fois la sienne tremblait. Elle n'a dit que : « Viens. » Elle a marché très vite jusqu'au 21 rue des Capucins obligeant l'enfant à courir à petits pas. C'était comme si elle le trainait. Arrivée au 7^{ème} étage, sans enlever son manteau, elle s'est assise sur la première chaise et s'est mise à pleurer en silence sans sanglot, sans se moucher. On entendait que ses reniflements. L'image des chevaux crachant leur eau vint à l'esprit de David.

Au bout d'un certain temps quelqu'un a dit : « Raconte ! » Mais la mère a fait non de la tête. Elle s'est tue le reste de la journée.

La vie qu'il connaissait a repris dans la soirée. Bien sûr il s'ennuyait mais c'était comme ça. On ne saurait dire s'il était dans l'attente ou s'il était habitué. Peut-être n'attendait-t-il rien. Etonné, il regardait parfois pousser la barbe noire et fournie de son père. Il ne la coupait jamais entièrement.

Le temps passait, rythmé par les repas et les nuits dans la chambre du fond dont les murs étaient couverts de tableaux. Il aimait les regarder depuis son lit avant de dormir. Il se mettait des images dans les yeux avant de les fermer. Lui-même, la journée, dessinait en rêvassant tout en mordillant son crayon quand il ne le tenait pas bien serré entre ses doigts : personnages figés, maisons sans toit, jamais d'arbre

ni d'animal. Dessins provisoires. Il ne gardait jamais ses dessins. A peine terminés ils étaient froissés et jetés par terre.

Les parents parlaient entre eux et avec les deux sœurs qui les hébergeaient. L'une, « la Lucienne », sortait la journée pour aller travailler et rentrait en se plaignant de la routine et de la fatigue. L'autre, « la Lucie », ne sortait jamais car elle se disait infirme. En général tout le monde se tenait dans la même pièce mais les conversations étaient réduites. La plupart du temps de longs silences régnaient dans l'appartement. Son père et sa mère n'étaient pas bavards mais ils échangeaient par instant des regards accompagnant un : « On s'en sortira. » Il ne comprenait pas ce que voulait dire cette expression : *Sensortira* ? Parfois encore, « Robert », ce prénom sans visage, murmuré plus que prononcé, venait frapper son oreille. Mais, très vite, ses yeux se portaient sur les toits en face. Seul un petit coin de ciel était visible.

Lucienne préparait à manger pendant que Lucie mettait la table, un rituel. Pendant le repas la TSF égrainait les nouvelles. Les adultes se taisaient. L'enfant entendait ces voix venues du poste comme un bruit de fond. Il mangeait avec application et redemandait des nouilles ou de la purée, enfin ce qui était sur la table. Manger, l'occupait et le distrayait, c'était plus important que les informations. Quand elles étaient terminées, son père se levait de table et allait éteindre la radio. « Bon, disait-il, ce n'est pas encore pour aujourd'hui. »

Il lui arrivait aussi de se laisser porter par le souvenir des promenades effectuées avec sa mère, avant, au « Gratte-Ciel » à Villeurbanne où il avait rencontré d'autres enfants. Ces rêveries pouvaient durer longtemps et les images, toujours les mêmes, le berçaient en douceur pour un temps, jusqu'à la tombée du jour où l'on ne distingue plus les lignes des toits au-delà des fenêtres. Un curieux mal au ventre apparaissait alors et sa respiration devenait plus courte.

Après le repas du soir, il avait hâte de retrouver la chambre dont les murs étaient couverts de tableaux. Il dormait là avec ses parents. Il ne s'endormait pas immédiatement, il se laissait d'abord bercer par le souffle de sa mère et de son père. Il lui arrivait de regarder le tas ses dessins froissés, jetés dans un coin de la pièce.

Si on lui avait demandé s'il était malheureux, il n'aurait sûrement pas compris ce mot. Aucun événement ne bousculait son univers répétitif et sans relief. Rares étaient les émotions qui pouvaient affleurer. Jamais il ne repensait à la police place des Terreaux.

Pourtant, une autre fois, cette sorte de tranquillité a été violemment bouleversée. Une peur brutale s'était emparée de lui ce jour-là. Au milieu de la journée, l'armée allemande bombardait les ponts sur le Rhône tout proche de la maison. Bruit assourdissant, vitres qui vibrent et meubles qui tremblent. Les quatre adultes s'étaient réfugiés contre un mur au fond de la pièce, son père et sa mère se serraient l'un contre l'autre. Lui a été vomir dans l'évier de la cuisine. Il a souvent vu ses parents se serrer l'un contre l'autre en le laissant à l'écart. Après, il est revenu dans la pièce, s'est assis sur la première chaise sans rien dire, la tête vide. « Ça ne va pas, a demandé sa mère ? Allons David, dis quelque chose ! Ce n'est rien tu sais, ce n'est pas pour nous. »

Une autre fois encore, devant un spectacle des plus confus, incompréhensible, où l'affolement se mêlait à une course effrénée, une peur muette lui interdisant de crier, l'a saisi dans tout le corps. Lyon est libéré, l'armée allemande est partie. Une foule se rassemble place des Terreaux face à la mairie et chante La Marseillaise. Sa mère tenant toujours fermement l'enfant par la main est là et chante avec tout le monde. Son visage est rouge et un sourire inattendu ne la quitte pas. Soudain des miliciens sur les toits tirent sur la foule. Sa mère entraîne rapidement David vers l'entrée d'un immeuble à l'abri des balles. Le bruit où se mêlent les cris et le claquement des armes effacent La Marseillaise. L'enfant voit des gens ensanglantés tombés à terre, des taches de sang répandues un peu partout, il voit la peur dans les regards. Lui aussi a très peur jusqu'au moment où, tiré par sa mère, il se retrouve au 7^{ième} étage du 21 rue des Capucins. Mais là, quelque chose a changé. Les quatre adultes, rassemblés dans la salle à manger, restent debout, immobiles. Personne ne parle mais les regards sont différents. Leurs yeux sont brillants. Personne ne dit quelque chose jusqu'à ce que tous se mettent à parler fort en même

temps. Lui ne comprend rien à ce qu'ils disent. Il les regarde comme s'il les découvrait. Il reconnaît à peine ces visages familiers qui se sont éclairés, ceux de sa mère, de son père, de Lucienne et de Lucie. Il regarde toutes ces bouches, toutes ces lèvres d'où sortent des sons, des paroles incompréhensibles.

Alors l'enfant s'assoit près de la table. Il reprend du papier posé sur le bord du buffet, deux crayons de couleurs et se met à dessiner en fermant presque les yeux pour échapper à l'agitation soudaine des adultes et pour oublier les peurs éprouvées place des Terreaux à Lyon. Il dessine des lignes zébrées comme des étincelles, des maisons effondrées, des personnages à demi allongés dont les visages sans yeux écrasent le sol. Le dessin est barré de traits comme des cris. Une larme coule sur sa joue, lui qui ne pleure jamais. Aussitôt terminé, il froisse le dessin. Les larmes se sont taries, il les regrette presque. Il prend alors une autre feuille et trace des traits horizontaux que seule l'extrémité de la feuille arrête. Puis il attend, le regard rejoignant la fenêtre.

Sa mère alors, serrant la main de son père dit à David : « Cette fois c'est fini. »

Deux jours plus tard seulement son père pu enfin descendre les sept étages et marcher lentement dans la rue des Capucins puisque s'était fini.

« C'était fini, » l'armée allemande avait disparu. Pourtant, le risque d'être déporté tout à l'heure ou demain n'était pas encore un souvenir. Déporté, ce mot se pensait toujours au présent.

Maintenant le temps s'ouvrait sur l'attente d'un retour des survivants des camps. A chaque train annoncé les familles se rendaient à la gare espérant LE RETOUR DE ROBERT *

Robert, dont on parlait tous les jours et dont on relisait les dernières cartes postales : ROBERT, DERNIERES NOUVELLES DE DRANCY*

Et puis plus tard, David adulte, effectua un voyage en Allemagne à Heidelberg où lui vint cette question : HEIDELBERG POURQUOI FAIRE *

*Voir les trois nouvelles portant ces titres.

Septembre 2020